

Pars en voyage
A l'intérieur des tableaux de Gaston Robbe
(©Musée de Pontarlier)



Gaston Robbe (1900-1954)
Barbeau
1950
Huile sur isorel, 24 cm x 41 cm



Gaston Robbe (1900-1954)
Fin d'hiver à Salins
1^{ère} moitié du 20^e siècle
Huile sur toile, 129 cm x 195 cm



Gaston Robbe (1900-1954)
Route de Bonnetage
1946
Huile sur toile, 38 cm x 46 cm



Gaston Robbe (1900-1954)
Hiver dans le Jura
1952
Huile sur isorel, 33 cm x 46 cm



Gaston Robbe (1900-1954)
Scène de marché à Salins-les-Bains
1950
Huile sur bois, 49 cm x 58 cm



Gaston Robbe (1900-1954)
Autoportrait à la pipe
1936
Huile sur bois, 41 cm x 33 cm

Qui était Gaston Robbe ? (Par Joël Guiraud, conservateur honoraire du Musée de Pontarlier)

1954 : disparition du peintre Gaston Robbe. Le petit monde de la peinture comtoise était endeuillé, une fois de plus, et le Salon des Annonciades voyait partir un de ses peintres au talent affirmé mais encore plein de promesses : après Jules Emile Zingg décédé en 1942, André Roz en 1946, Henri Fricker en 1952, c'était Gaston Robbe qui quittait la scène, prématurément puisqu'il n'avait que 54 ans. Mais, plus de cinquante ans après, si Zingg et Roz sont encore dans la mémoire des amateurs, si une exposition au Musée de Pontarlier a récemment ravivé l'œuvre de Fricker (en 2005), Gaston Robbe et son œuvre, méconnus, glissaient doucement vers l'oubli. Il est temps, il est grand temps de montrer, de voir, de redécouvrir son œuvre et de remettre à sa juste place, c'est-à-dire aux côtés des Zingg, Roz, Fernier, Charigny, Bichet... ce peintre au destin curieux qui a laissé des œuvres fortes dont les critiques n'avaient alors pas manqué de souligner le très grand intérêt.

Le choix de l'audace

Un destin curieux parce que Gaston Robbe, à l'origine, n'était pas peintre. Il était notaire. Mais la douce quiétude de l'étude notariale lui pesait et le notaire s'ennuyait. Il n'était encore que peintre amateur, peintre du dimanche, mais il était un peintre passionné, dévoré de passion au point d'oser faire le grand saut dans l'inconnu, abandonner la sécurité notariale pour se lancer dans une carrière de peintre, à l'avenir pour le moins incertain mais sans doute grisant à défaut d'être rémunérateur. Choix certainement difficile, critiqué, surprenant, et contesté dans le milieu familial, choix douloureux peut-être, mais, un demi-siècle plus tard et en parcourant ce que l'on connaît de son œuvre, il est évident que, pour lui, ce fut le bon choix, le seul possible. Quant à nous, qui ne sommes que spectateurs, nous ne pouvons que le remercier d'avoir eu l'audace du choix de la peinture, comme nous pouvons aussi remercier Albert Marquet¹ de l'avoir encouragé à se lancer dans l'aventure picturale et J.E.Zingg qui lui a dispensé ses conseils avisés. Et aujourd'hui encore on ne peut que regretter sa disparition trop précoce.

Ce choix aventureux était effectivement une véritable audace : Gaston Robbe n'était que peintre amateur, c'est-à-dire que, pour lui, pas de maître pour donner des conseils, encourager - voire décourager -, pas d'école des Beaux-arts, pas d'atelier pour apprendre, confronter ses œuvres et avancer sous la poussée d'une émulation fraternelle ou jalouse. Pour lui, une seule école, sans banc ni tableau noir, une école virtuelle, l'école de la nature, l'atelier du paysage où il a sans doute d'abord puisé ses premières émotions en y plantant son chevalet.

De la nature au paysage intérieur

C'est effectivement dans la nature que Robbe trouve et puise son inspiration, et essentiellement dans la nature de son pays, le Haut-Doubs du Russey et du pays de Montbenoît, au creux des villages, à l'ombre de l'abbaye presque millénaire, dans les noires forêts de sapins, dans les hivers blancs de neige et glacés de froid, dans ce pays au climat rude et difficile qui trempe les corps et les cœurs. "Pour peindre un pays, il faut le connaître", écrivait Gustave Courbet. Robbe connaissait ce pays : c'était le sien. Il l'a peint en toutes saisons, quand le printemps sort timidement des interminables langueurs hivernales et quand les automnes prolongent les sourires de l'été, repoussant encore un peu les morsures de l'hiver. Et il l'a peint avec passion jusque dans la pâte si caractéristique de sa peinture : une pâte épaisse, dense, construisant des reliefs, creusant des sillons ; la lumière s'y heurte et s'y cache, crée des ombres, souligne des contours, accentue les traits et redessine les formes comme le feraient les eaux inquiètes d'une mer agitée. Cette pâte de couleurs est une matière forte, puissante, expressive, qui est la patte de Robbe et qui ne peut laisser indifférent. Elle est le langage, l'écriture même de Gaston Robbe, ses mots, ses enthousiasmes, ses exclamations et ses angoisses devant la nature. Mais, quand cette nature est véritablement taillée au couteau, quand dans le ciel se déchainent des nuages lourds et noirs, quand la neige écrase les maisons, enferme la route derrière d'infranchissables remparts, quand des arbres semblent tordre de douleur leurs branches effeuillées, quand l'horizon se meurt au milieu d'une sombre forêt de sapins, quand, enfin, le tableau n'est plus simplement tableau mais drame et inquiétudes, presque l'annonce d'une catastrophe imminente, faut-il ne voir là qu'une représentation d'un soir d'hiver un peu plus couvert que les autres, une simple interprétation picturale, le fruit de l'imagination d'un artiste ? Ou, ses paysages ne seraient-ils pas aussi des paysages intérieurs ? Cette inquiétude qui transparait, cette noirceur évidente, cette violence sous-jacente et contenue que souligne encore la matière et qui entraînent nos émotions, n'est-ce pas autre chose qu'une simple admiration pour la réalité d'un paysage bien connu, d'un village familier, transcrite avec fidélité sur la toile, le papier ou le bois ? Dans un article paru en 1935, Suzanne Peuteuil évoque un paysage de Robbe brossé avec une fièvre picturale ; elle souligne sa passion pour son nouveau métier de peintre, son admiration pour ses montagnes et sa prédilection picturale pour les hivers. Fièvre, passion, admiration, tout est dit !

Une peinture du quotidien

Pourtant, tout n'est pas que tourment et noires inquiétudes dans la peinture de Robbe ; il y a aussi de nombreux tableaux où un soleil rieur caresse paysages, fermes, maisons isolées et villages, mais, curieusement, il y règne souvent la même solitude que celle qu'il semblait lui-même apprécier. Pourtant, il y a bien, dans son œuvre, des scènes de genre : une vue du pont Battant à Besançon où se presse une foule importante, des scènes de travaux des champs (qui rappellent celles que Zingg a brossées en Auvergne), des pelleurs de neige, des traîneaux avançant sur des routes enneigées, des pagayeurs sur un lac (le lac Saint-Point peut-être ?), sur une rivière (le Doubs dans les gorges de Remonot ?), une petite bonne femme qui se protège de la neige sous son parapluie, des baigneurs (qui évoquent les baigneurs au Figaro de Roz), des campeurs, quelques badauds et promeneurs sur les quais de l'Arsenal à Venise, des paysans conduisant des chevaux au labour, des patineurs sur le Doubs, des conscrits défilant sur la route de Ville-du-Pont, des scènes de chasse, de pique-nique aux champs avec une jeune mère allaitant son enfant, des autoportraits du peintre travaillant dans la nature, des portraits, des nus...etc. Et, parfois, dans ces villages et ces villes (Montbenoît, Nozeroy, Salins, Largillat, Montflovain...) la vie est là, mais seulement suggérée : une porte ouverte, une route qui serpente entre deux villages, du linge qui sèche, un chemin déneigé, du bois coupé... ; ce sont des signes de vie, des traces d'activités humaines, suggérées ; ces fermes qui se calfeutrent pour lutter contre le froid, portes et volets clos, ne sont-elles pas elles aussi la vie, des traces d'activités quotidiennes ? Et ces natures qu'on dit mortes n'évoquent-elles elles aussi le quotidien, la pêche, la chasse, les repas, l'intérieur chaleureux d'une maison, la convivialité...La vie est là, la vie continue, dans les maisons, en dehors des tableaux, dans les tableaux humainement habités, dans ces tableaux qui se regardent mais aussi qui se lisent, se déchiffrent et se décryptent, renvoyant le spectateur qui le veut bien à une lecture approfondie, voire profonde ; et on peut se demander, devant la variété et la richesse de son œuvre, s'il a voulu réellement privilégier le paysage ou s'il a tout simplement raconté la vie de ses montagnes, la vie des gens de ses montagnes, au quotidien et en toutes saisons.

Notes

-1- le peintre Albert Marquet (1875-1947) et Robbe s'étaient rencontrés à Venise en 1936.